

Témoignage

Autor(en): **Lossier, Jean-G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **2 (1952)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TÉMOIGNAGE

On vous demande de parler d'un ami. Et vous dites ceci et puis cela. Tel ou tel trait vous revient en mémoire ; vous évoquez une attitude familière. Mais qu'est-ce donc, sinon peu de chose ? Ce n'est jamais qu'un visage entr'aperçu.

Car connaît-on jamais les êtres, tant soit peu ? Outre qu'ils changent sans cesse et pas dans le même sens que vous en général ni au même rythme — et vous vous éloignez d'eux par conséquent — ce n'est jamais qu'un aspect d'eux-mêmes qu'ils ont laissé voir. La société nous oblige à porter des masques divers et ce n'est qu'à la faveur d'un sourire à peine esquissé parfois, d'une larme furtive, qu'on pénètre, l'espace d'un éclair, dans le tréfonds d'une âme. Encore faut-il savoir interpréter ces signes rapides, et c'est bien davantage l'affection qu'on porte à un être qui nous permet de le comprendre que les investigations savantes des techniciens psychologues. Voilà pourquoi je suis à la fois heureux et effrayé de parler de mon ami Georges Mottier.

L'âme est un domaine immense, insondable, et l'on ne peut que trembler lorsque certains, éclairant un événement ou deux, refusant ou ignorant les autres, prétendent expliquer quoi que ce soit de la conduite humaine. Au reste, Mottier était un être secret, d'une richesse jamais clinquante, mais qui, par moments, se fermait comme si la force lui manquait de distribuer autour de lui l'accumulé des années. Comme si ce fruit de la méditation, son œuvre le réclamait tout entier.

Voilà plus de vingt ans que nous nous connaissions, lui et moi ! A l'Université, tout de suite, un même amour pour la musique nous avait poussés l'un vers l'autre. Par moments, il hésitait encore entre la carrière de musicien et celle de professeur. Du moins mimait-il le choix pour se sentir libre. Au fond de soi, il savait bien, à cette époque, que le sort en avait été jeté.

Que de fois avons-nous, durant les innombrables promenades que nous fîmes à travers le canton de Genève, le long du pied du Salève, en Savoie, évoqué ce terrifiant problème du choix. Choisir, c'est se

limiter et, dans un certain sens, s'appauvrir. Refuser des possibles, fermer des voies ! Et ce drame de la jeunesse, il le vivait intensément. Il aurait voulu tout saisir à la fois — tous les arts l'attiraient — et puis la fragilité inscrite en lui, sa sagesse, sa prudence un peu craintive, le retenaient. Mais chaque fois que nous parlions d'un compositeur ou d'un virtuose dont la carrière s'ouvrait enfin, ses yeux devenaient songeurs, il restait silencieux, comme envahi soudain d'une vraie nostalgie. Et ces longs silences dont il parsemait nos promenades, étaient parfois remplis, je crois, d'un obsédant regret. Avec cette discrétion totale qui le caractérisait, il n'y faisait guère allusion, mais sa voix, lorsque nous causions musique, devenait frémissante d'émotion contenue.

Ce déchirement, je l'ai toujours senti en lui. Il n'y a pas si longtemps encore, ayant ouvert son piano pour y jouer, à l'intention de sa petite fille, quelque mélodie, je me retournais vers lui et lui reprochais de ne plus jamais jouer. « A quoi bon », me répondit-il d'un air brusquement si découragé que je ne pus ajouter un mot de plus. Et la chanson enfantine rythmait la peine d'un homme qui, derrière moi, revivait un rêve.

Il se tourna plus tard vers un autre art, la poésie, où son besoin de créer pourrait plus facilement peut-être, jugeait-il, se donner libre cours. Il ne rencontra pas, dans ce domaine, l'écho qu'il espérait. Lorsqu'il me lut, en 1939, plusieurs des poèmes qu'il devait publier par la suite dans son recueil *Le secret chaotique*, je ne fus peut-être pas assez franc, je le reconnais. J'aurais dû lui dire ce qu'ils recelaient de didactique encore. Mais, à vrai dire, son élan vers la poésie était si loyal, il y attachait, inconsciemment, une telle idée de justification, que je ne me sentis ni le courage ni le droit de l'interrompre, de lui montrer ce qui ici et là déparait l'expression en lui enlevant de sa force lyrique. L'essai qu'il tentait, d'ailleurs, comment croire qu'on le puisse jamais réussir ? Frank Grandjean l'avait tenté, J. M. Guyau, Sully Prudhomme... Sans grand succès au point de vue purement poétique.

Précisément, le débat auquel je fais allusion, entre l'artiste et le philosophe, éclaire, ennoblit, la ferveur avec laquelle Mottier poursuivit sa quête philosophique. Vaillance quotidienne si l'on songe à l'effort qu'il lui fallut faire pour mener de front son œuvre et sa carrière de professeur. Carrière qu'il aimait, mais qui requiert, lorsqu'on s'y met tout entier, avec toute sa conscience, comme il le faisait, un effort continu qui vous laisse peu disponible pour d'autres travaux.

Pas une journée passée ensemble sans qu'il me parle de cette charge écrasante, de cette usure de chaque jour que représentait pour lui un enseignement secondaire à horaire complet. Usure

nerveuse, disait-il, qui ne lui laissait que peu de forces, peu de fraîcheur pour bâtir cette œuvre à laquelle il tenait tant, et que d'autres ont pour tâche d'analyser.

Il est méritoire donc qu'il ait réussi à écrire plusieurs livres, des articles, des communications. D'autant plus qu'il avait des préoccupations d'ordre social — sa thèse d'habilitation sur le coopératisme le prouve — et que les grandes causes ne le laissaient jamais indifférent. A certaines périodes de sa vie, il se réalisa dans l'action en même temps que par la pensée. Il est admirable également qu'il ait gardé dans son œuvre, en dépit de cela, une attitude si confiante à l'égard des problèmes de l'esprit.

Il faudrait évoquer, à propos de Mottier, la difficile condition de l'intellectuel romand. Il avait le sentiment, courant chez nous et assez justifié, d'un certain isolement. Il est malaisé d'atteindre un large public, la France, Paris, de s'y faire publier. Nos travaux, constatait-il, n'ont ici qu'un faible écho ; ce sont toujours les mêmes qui répondent et il est rare qu'une main nouvelle se tende. Et puis, l'effort désintéressé, notre pays ne le soutient que dans la mesure de ses forces — qui ne sont pas grandes — et selon sa conception de la vie intellectuelle — qui n'est guère ouverte !

Ce conformisme de la vie, cette situation inférieure faite dans notre pays à l'homme de pensée, à l'homme de lettres, frappent l'observateur qui arrive de l'étranger. Un Robert de Traz en fut affecté lorsqu'il revint de Paris. Mais ceux qui vivent ici s'en rendent bien compte ; ils n'en souffrent pas moins. Et Mottier était du nombre, qui garda sans cesse une attitude de révolte contre la petitesse de nos frontières et de nos mœurs.

Il faut du courage, dans ces conditions, pour garder une flamme au cœur. Mottier la conserva. Combien se découragent et abandonnent bientôt toute œuvre personnelle ! Je fus témoin de ses abattements mais aussi des élans renouvelés qu'il avait et dans lesquels, me serrant le bras brusquement, il disait : « Il faut continuer malgré tout ; dans ce malgré, il y a de la grandeur ! ». Et c'étaient les moments heureux de sa vie, ceux où, un sourire éclairant son visage, il repartait à l'assaut des cimes.

Dans la recherche philosophique, il poursuivait une affirmation de soi. Mais aussi la quête d'une vérité, toujours pareille, toujours rayonnante au cœur des grandes œuvres. C'est cela même qui l'avait émerveillé dans le phénomène de l'art. Se dédiant ensuite à la philosophie, il continuait le même chemin. Quand on regarde d'assez haut, les perspectives se confondent. Art, philosophie, toutes les activités, toutes les exigences se rejoignent dans l'affirmation de l'essentielle unité de l'esprit humain.

JEAN-G. LOSSIER.